



CINÉMA Le conte est bon

Écrit à quatre mains avec son complice Jean-Pierre Bacri, «Au bout du conte», d'Agnès Joui, est un film enchanté et enchanteur. **PAGE 14**

LE MAG

CRÉATION La peur de l'autre se répand sur le plateau du théâtre du Concert, à Neuchâtel. Franchir la haie tue les préjugés

PROPOS RECUEILLIS PAR
DOMINIQUE BOSSHARD

Sur le plateau du théâtre du Concert, à Neuchâtel, on procède aux derniers ajustements du décor. Christiane Margraitner, comédienne, prête main-forte à Blaise Froidevaux, scénographe, devant un panneau recouvert de faux gazon. Dès demain, Sako la petite Malienne franchira cette haie factice pour faire irruption dans la vie de Mado, une vieille dame emmurée dans sa solitude pavillonnaire. Metteuse en scène de la nouvelle création du Théâtre à tous les étages, Sylvie Girardin adapte un roman de Martine Pouchain, auteure française, et renommée, pour la jeunesse. «Mets le Mali au fond de ton cœur, tout au fond, et recouvre-le bien. Recouvre-le avec des mots français», dit joliment l'un des trois personnages féminins qui, au fil de ce texte, se partagent la parole. Trois générations, Sako, sa mère Niouma et la vieille femme, et autant de regards sur la réalité des sans-papiers.

Sylvie Girardin, quelles sont, à vos yeux, les qualités du roman de Martine Pouchain?

Sa thématique tout d'abord. Le roman est assez vaste, il foisonne de commentaires sur les petites choses de la vie. C'est intéressant, mais nous avons dû élaguer ces sous-thèmes pour nous concentrer sur l'essentiel, l'immigration, les sans-papiers, et, du point de vue de Mado, la solitude. L'écriture, en outre, est très belle, sans fioritures; théâtrale, en raison de sa simplicité. Habituellement, mon travail d'adaptation porte plutôt sur des contes, ou sur des pièces. Or ce roman est complètement ancré dans la réalité. Le traiter sur ce mode-là nous aurait très vite amenés à une psychologie du



Une fillette du Mali fait irruption dans le jardin d'une vieille dame. Le début d'une belle histoire... DAVID MARCHON

personnage, qui ne nous intéresse pas trop. D'où le choix de jouer sous le masque.

Ces masques, justement, comment en jouez-vous?

Ils permettent une double tromperie, si l'on peut l'exprimer ainsi. Les comédiennes ne sont pas noires, mais nous avons voulu nous inspirer d'un jeu très expressif, qui se rapproche de celui des acteurs africains. Les masques n'occulent pas le bas du visage, ils restent stylisés. Ils permettent aussi de tailler nos

personnages de façon un peu plus brute. Ils nous ramènent à l'essentiel, sans verser dans la caricature. On n'est pas dans la commedia dell'arte, il ne s'agit pas de surjouer les choses.

Les choix scénographiques se prêtent-ils à un même décalage?

Les deux lieux, celui de Mado et celui de Sako, sont traités de façon frontale. Il faut imaginer que la caravane, qui fait face au public, se situe en fait dans le campement derrière la haie. En

rendant visibles les deux espaces, on peut y jouer des scènes simultanées. Le décor est lui aussi très stylisé, un praticable aménagé, par exemple, figure la caravane.

Cette rencontre entre deux mondes, deux cultures, tord-elle le cou aux clichés?

L'auteure s'empare des sans-papiers pour parler, aussi, du racisme ordinaire. De la peur de l'autre, de l'étranger, quand on se retrouve tout seul et sans défense. Mado est paniquée quand elle

voit des Noirs s'installer à sa porte, elle pense qu'ils vont débarquer chez elle et la tuer. La vision de la vieille dame est remplie d'a priori; c'est un peu celle de Mme Tout-le-Monde, elle dit des choses que j'entends fréquemment. Les clichés sont entièrement portés par Mado; l'auteure, elle, ne bascule pas dans le manichéisme. ●

INFO

Neuchâtel: théâtre du Concert, du 7 au 17 mars, je et ve à 20h, sa et di à 17h. Tout public à partir de 10 ans.

L'IMMIGRATION ET...



Christiane Margraitner, interprète de Mado.

«Le thème de l'immigration a une forte résonance. J'ai eu la chance d'avoir une mère qui s'est énormément occupée de réfugiés, cambodgiens et congolais pour la plupart. Tout cela est donc très concret pour moi, l'accueil de l'autre fait en quelque sorte partie de mon éducation même si, à l'époque, j'étais déjà une adulte.»



Sarah Anthony, 25 ans, interprète de Sako.

«Ce qui m'intéresse, c'est cette peur engendrée par l'ignorance des populations qui arrivent chez nous. On a l'impression d'en parler beaucoup, mais en fait on ne se rend pas compte des dégâts qu'elle provoque, autant chez l'immigrant que chez ceux qui le connaissent mal. Le spectacle met l'accent sur cette peur, il regarde cette vieille qui craint ce qui va, finalement, la rendre très heureuse.»



Christine Brammeier, interprète de Niouma.

«On enfonce, souvent, des portes ouvertes quand on aborde la différence. Je trouve que, par ce biais théâtral et poétique, c'est une belle manière d'en parler. Il me semble que tous les fossés s'accroissent à notre époque; face à la violence du monde, les gens ont de plus en plus peur. La couleur de peau, la religion, la culture éveillent la méfiance. On ne va pas vers l'harmonie, me semble-t-il!» ●